

L'imagination historique et la réactivation des cours d'action passés

Jacques Theureau

Introduction

Le programme de recherche empirique *cours d'action* met en œuvre trois hypothèses empiriques fondamentales solidaires concernant l'activité humaine, les deux premières ontologiques, la troisième analytique-synthétique, auxquelles s'ajoutent d'autres hypothèses secondaires pour fonder le détail des méthodes de recueil de données et d'analyse : (1) selon **l'hypothèse de l'enaction**, l'activité humaine est cognitive, c'est-à-dire met en œuvre et crée des savoirs, et consiste en une interaction in-formative (néologisme forgé par F. Varela pour signifier « formée de l'intérieur de l'acteur ») entre le corps de l'acteur et son environnement, y compris social, c'est-à-dire une interaction telle que l'organisation interne de l'acteur à chaque instant, produit de l'activité humaine jusqu'à cet instant, sélectionne les éléments de l'environnement avec lesquels interagir et façonne la réponse à apporter (ou encore en une dynamique de ces savoirs conçus comme couplage structurel in-formatif) ; (2) selon **l'hypothèse de la conscience préréflexive (ou expérience)**¹, un acteur, dans des conditions favorables, peut décrire jusqu'à un certain point son activité à chaque instant en respectant son caractère d'interaction in-formative, ce que ne peut faire un observateur extérieur ; (3) selon **l'hypothèse de l'activité-signe**, le déroulement de cette expérience d'un acteur, comme celui de son activité donnant lieu à expérience, peut être décrit comme une concaténation de signes, et non pas comme intuition (comme dans le sens commun) et/ou logique sans signes, qu'elle soit supposée intérieure (comme dans le « langage de la pensée » de J. Fodor) ou distribuée dans l'environnement (comme dans le « système culturel symbolique » de E. Hutchins), et/ou suite d'opérations mentales (comme dans la « pensée opératoire » de J. Piaget).

Aucune de ces hypothèses n'est triviale. Toutes vont en partie contre le sens commun des acteurs et observateurs mais permettent de documenter et d'expliquer de façon cohérente des phénomènes perçus par ces acteurs et observateurs qui, autrement, resteraient inanalysés et/ou dispersés. Considérant l'activité humaine comme une interaction entre le corps de l'acteur et l'environnement, elles impliquent que les traces de cette activité humaine dans l'environnement (éléments de cet environnement avec lesquels cette interaction a lieu, transformations de cet environnement apportées par l'action humaine) joueront un rôle important dans l'analyse de cette activité humaine qu'elles commandent. Considérant cette interaction entre le corps de l'acteur et l'environnement comme in-formative, elles impliquent que ce rôle important ne sera ni simple ni direct mais médié par l'organisation interne de l'acteur à chaque instant, donc par l'activité humaine jusqu'à cet instant dont cette dernière est le produit.

Insistons sur le fait que la conséquence de **l'hypothèse de l'enaction** prise isolément pour l'étude empirique de l'activité humaine est essentiellement négative : sa connaissance par l'observateur extérieur (à travers le comportement, y compris verbal, de l'acteur ou les traces qu'il a laissées) est exclue puisque ce dernier n'a pas accès à l'organisation interne de cet acteur à chaque instant ; quant à sa connaissance de façon simultanée par l'acteur lui-même,

¹ La notion de conscience préréflexive spécifie la notion d'expérience qui connaît de nombreuses acceptions. Afin d'alléger, je ne parlerai plus dans ce qui suit que d'expérience, sauf lorsqu'il s'agira, ou bien d'éviter un risque de confusion entre la notion d'expérience en jeu et d'autres notions d'expérience, ou bien d'insister sur les méthodes d'accès à cette expérience comme conscience préréflexive, ou bien de marquer la différence entre la conscience préréflexive et les diverses sortes de consciences (ou plutôt d'activités) réflexives.

elle est insaisissable. Si, en revanche, cette connaissance par l'acteur lui-même est réalisable de façon différée par l'acteur lui-même, c'est seulement en partie et d'une façon qui n'est pas sûre puisqu'alors la dynamique du couplage structurel entre l'acteur et son environnement ne sera plus la même ; sa connaissance en faisant appel à un questionnement de l'acteur par l'observateur-interlocuteur (questionnement interruptif ou verbalisation simultanée) n'est pas plus sûre puisqu'elle transforme la dynamique du couplage structurel qui s'établirait entre l'acteur et son environnement en l'absence de ce questionnement. Les méthodes et notions théoriques de l'anthropologie culturelle de terrain, portant sur les institutions et les cultures, donnent un certain accès à la différence entre l'organisation interne de l'acteur et celle de l'observateur et permettent donc cette connaissance, mais seulement de façon partielle et avec un grain d'analyse limité, sauf à être relayées par les méthodes et notions théoriques de l'anthropologie cognitive, portant sur les savoirs, leur construction et leur mise en œuvre dans des institutions et des cultures données. En dehors des études anthropologiques culturelles, ne restent alors que les neurosciences d'un côté, qui fournissent des connaissances scientifiques mais portant sur des situations expérimentales infiniment réduites relativement aux situations naturelles, les descriptions de sens commun de l'autre, qui fournissent des connaissances purement pratiques, sauf à développer ce que F. Varela a appelé des « descriptions symboliques acceptables », c'est-à-dire qui respectent le caractère in-formatif des interactions entre l'acteur et son environnement tout en n'étant pas neuroscientifiques. La conjonction des **hypothèses de l'expérience** et de **l'activité-signe** permet de développer de telles **descriptions symboliques acceptables** qui, avec les explications de l'activité humaine qu'elles suscitent et la relation organique avec l'ingénierie des situations auxquelles elles contribuent de façon centrale, constituent la visée essentielle du programme de recherche empirique *cours d'action*. Une telle description symbolique acceptable est en effet réalisée dans ce programme de recherche grâce à un ensemble de notions analytiques et synthétiques, qui traduisent un faisceau d'hypothèses, celui de l'activité-signe, et qui constituent une phénoménologie de l'activité humaine. Je laisserai de côté ici ces notions analytiques et synthétiques, comme je laisse de côté les notions analytiques et synthétiques des programmes de recherche en anthropologie culturelle et en anthropologie cognitive auxquelles j'ai fait allusion plus haut, pour me concentrer sur la construction des phénomènes à analyser, c'est-à-dire sur les méthodes de construction de données qui sont fondées, négativement, sur l'hypothèse ontologique de l'enaction, et, positivement, sur celle de l'expérience et sur un ensemble d'hypothèses épistémologiques portant sur les conditions de l'actualisation de cette expérience, ou encore sur l'essentiel de l'observatoire du programme de recherche empirique *cours d'action*.

Ces méthodes de construction de données et cette phénoménologie de l'activité humaine concernent des activités humaines présentes ou – mais seulement depuis peu – relativement peu différées (de quelques instants à quelques années, par exemple trois ans, dans une recherche récente sur l'activité de composition musicale contemporaine, moyennant une archive importante d'esquisses, de fichiers son et de traces informatiques). Par contre, les hypothèses de l'enaction, de l'expérience et de l'activité-signe concernent *a priori* les activités humaines quel que soit le temps de leur étude. Ainsi, les conséquences épistémologiques négatives de l'hypothèse de l'enaction soulignées plus haut sont valables pour la connaissance historique des activités humaines passées, alors que l'hypothèse de l'expérience n'est plus d'aucun secours – en tout cas, si les acteurs en cause sont tous morts – pour constituer des données empiriques sur ces activités humaines passées à chaque instant qui respecteraient son caractère d'interaction in-informative. La question que j'aborderai ici est double. Il s'agit de savoir, d'une part quelle conception de l'imagination historique permet d'analyser les activités humaines passées, d'autre part en quoi les méthodes de construction de données sur les activités humaines présentes ou relativement peu différées peuvent

contribuer, directement ou indirectement, moyennant leur conjonction avec des méthodes d'analyse pertinentes, c'est-à-dire mettant en œuvre l'hypothèse de l'activité-signe, à la description et à l'explication de ces activités passées, c'est-à-dire contribuer à la recherche historique et à son traitement des archives existantes, donc des traces existantes de ces activités passées.

Jusqu'à aujourd'hui, c'est plutôt la question inverse qui a parcouru les diverses étapes de développement du programme de recherche empirique *cours d'action*. En 1977, la lecture de l'ouvrage de Keegan (1976) sur les batailles vues du point de vue du soldat, depuis celle d'Azincourt jusqu'à celle de la Somme, m'avait donné l'espoir que mes recherches sur l'activité humaine tout juste commencées contribueraient un jour à la science historique. Depuis, mes lectures historiques ont suscité, d'une part des questions d'analyse et d'élaboration théorique, chez moi et mes collaborateurs(trices) (voir, par exemple, Jourdan, 2002, qui s'inspire de la notion grecque ancienne de *métis*, analysée par Détienne & Vernant, 1974), d'autre part des questions épistémologiques et méthodologiques que les situations limitées en temps et en lieu mais présentes que nous étudions n'avaient pas suscitées à elles seules. Mais ces lectures historiques ont opéré, pour ainsi dire, à sens unique, sans que le domaine de nos recherches sur l'activité humaine ne s'élargisse à l'activité passée et, même, sans que je me risque à poser des questions à la recherche historique. Il manquait pour cela une élaboration théorique et méthodologique que j'ai fini par esquisser en relation avec une visée particulière, celle du développement d'une analyse multi-niveaux, spatiaux, organisationnels, culturels et temporels de l'activité humaine (voir Theureau, 2015), dont seul le principe sera présenté en conclusion à partir de la recherche exemplaire de Vaughan (1996) en relation avec la question plus générale du traitement des traces.

Je rappellerai d'abord les principes théoriques et méthodologiques de la construction, du recueil et de l'usage des traces de l'activité humaine dans les différentes sortes de maintiens comme de remises des acteurs en situation pratiquées par le programme de recherche empirique *cours d'action*, en mettant l'accent sur la méthode qui apparaît d'emblée avoir un intérêt direct pour une partie de la recherche historique (section 1). En même temps, je dirai quelques mots de l'analyse de ces données, dans le seul but de pouvoir, dans la suite de ce chapitre, la comparer et l'articuler avec la mise en œuvre de l'imagination historique. Puis, après avoir exposé l'intérêt et des limites de la "psychologie historique" de I. Meyerson (1948), telle que l'a fait fructifier J.-P. Vernant (section 2), je considérerai de façon critique l'œuvre d'un historien et philosophe anglais, R.G. Collingwood, mort en 1943, immédiatement après la publication de son ouvrage de philosophie politique, *Le nouveau Leviathan*, le seul traduit en Français (Collingwood, trad. fr., 2001). Ses travaux historiques ont porté essentiellement sur l'Angleterre romaine, en particulier sur la construction du mur d'Hadrien, et l'épistémologie de la recherche historique (Collingwood, 1993, 1999). Il a été catalogué comme faisant partie d'un courant philosophique, celui de l'idéalisme britannique, très peu connu et *a priori* suspect pour beaucoup de gens en France. Mais si sa lecture se doit d'être critique, elle fournit le chaînon théorique et méthodologique manquant entre l'analyse des activités présentes ou relativement peu différées telles que les aborde le programme de recherche empirique *cours d'action* et celle des activités passées. Je préciserai (section 3) la conception de R.G. Collingwood de l'histoire comme histoire des pensées-actions et comme passé-présent. J'insisterai ensuite sur sa notion essentielle et très controversée de réactivation (*re-enactment*), qui commande d'après lui l'imagination historique et, plus largement, l'atelier de la recherche historique (section 4). Ceci me permettra (en conclusion), d'une part, de préciser les apports de l'observatoire des cours d'action en matière de données historiques que suscite la notion de réactivation, d'autre part, de montrer que les notions théoriques développées par le programme de recherche empirique *cours d'action* peuvent, au moins en

partie, combler le manque de théorie de l'activité humaine associé à cette notion de réactivation.

1. Les traces de l'activité humaine et le programme de recherche empirique *cours d'action*

Les méthodes de construction de données développées et/ou mises en œuvre dans le programme de recherche empirique *cours d'action* portent complémentirement : (1) sur la construction d'observations et d'enregistrements du comportement et de l'environnement et de traces laissées dans l'environnement par ce comportement ; (2) sur la construction de données sur la culture, en s'inspirant des méthodes de l'anthropologie culturelle de terrain ; (3) sur l'actualisation de façon différée de la conscience préreflexive et son enregistrement à chaque instant moyennant des maintiens et remises en situation des acteurs et des modalités de questionnement élaborées grâce aux données précédentes. Elles sont fondées sur des hypothèses épistémologiques cohérentes entre elles et cohérentes avec les hypothèses ontologiques abordées précédemment (voir Theureau, 2009, 2010 et 2011). Les méthodes de construction de données (1) et (2) sont suffisamment connues et partagées pour que je ne m'intéresse ici qu'à celles (3) de l'actualisation de la conscience préreflexive et de son enregistrement et à leurs hypothèses épistémologiques.

Les hypothèses épistémologiques

Les hypothèses épistémologiques principales concernant l'actualisation de la conscience préreflexive et son enregistrement tiennent à ce qu'ils ne peuvent, dans la plupart des cas, s'effectuer à tout instant de façon développée sans ruiner l'activité étudiée. Elles portent sur les conditions matérielles et dialogiques à réaliser pour obtenir des monstrations, mimes, simulations, gestes métaphoriques, récits et commentaires des acteurs pour les chercheurs, qui renseignent effectivement sur cette activité étudiée. J'insisterai seulement ici sur quatre sortes de telles hypothèses épistémologiques.

Les hypothèses épistémologiques de la première sorte (a) portent, d'une part, sur la façon de « **dé-situer** » l'acteur relativement aux situations d'expression verbale auxquelles il est habitué (par exemple, les situations revendicatives et celles de relations hiérarchiques pour un ouvrier industriel, ou les situations d'enseignement de la composition et celles d'interview dans les revues musicales pour un compositeur de musique), d'autre part, sur la façon de le **resituer**, c'est-à-dire de le remettre dans cette situation étudiée, de le maintenir ainsi et en particulier, évidemment, de ne pas le « dé-situer » alors par un questionnement inadapté. Les hypothèses épistémologiques de la seconde sorte (b) portent sur la prise de conscience, sur la façon de ne pas en introduire de nouvelle relativement à la situation étudiée, sur sa reconnaissance lorsqu'une telle prise de conscience nouvelle se produit, et sur sa prise en compte avec la coopération de l'acteur dans la suite du recueil et de l'analyse des données. S'il en est ainsi, c'est du fait à la fois de l'hypothèse de l'enaction, qui implique une organisation temporelle complexe de l'activité humaine – l'accès à celle-ci ne doit pas être brouillé –, et de celle de la conscience préreflexive, qui implique le caractère constitutif de cette conscience préreflexive – elle ne doit pas être transformée par l'ajout de verbalisations provoquées et sa transformation, si elle se produit, doit être contrôlée avec la coopération de l'acteur.

Une des conséquences de l'hypothèse de l'enaction est qu'il n'existe ni activité purement individuelle ni activité purement collective, mais activité individuelle-sociale, c'est-à-dire activité individuelle ayant contraintes et effets collectifs, et activité sociale-individuelle, c'est-à-dire activité collective constamment décollectivée. Alors, la connaissance de l'activité sociale-individuelle ou collective ne peut faire l'économie de celle de l'activité individuelle-sociale des acteurs individuels, de même que la connaissance de l'activité individuelle-sociale

d'un acteur individuel ne peut faire l'économie d'une prise en compte de l'activité des autres acteurs dans son environnement. Du fait de ce prolongement collectif de l'hypothèse de l'enaction, il faut ajouter aux hypothèses épistémologiques mentionnées ci-dessus des hypothèses épistémologiques (c) portant sur les conditions à réaliser pour que les actualisations des consciences préreflexives des acteurs individuels contribuent de façon à la fois efficace et économique à la connaissance de l'activité sociale-individuelle. De telles conditions sont en particulier : le primat (voire la monopole pour des raisons d'économie de la recherche considérée) de l'actualisation de la conscience préreflexive des acteurs principaux (ce qui nécessite la détermination préalable de ces derniers); l'actualisation plutôt individuelle que collective de ces consciences préreflexives, afin d'éviter, en complément avec la phase préparatoire que nous précisons plus loin, que les acteurs concernés ne rentrent à cette occasion dans un jeu collectif entre eux et avec les chercheurs qui serait étranger à l'activité étudiée, même si un tel jeu collectif peut participer indirectement à la connaissance de l'horizon temporel et organisationnel de cette activité étudiée.

Enfin, aux hypothèses épistémologiques formulées ci-dessus s'ajoutent des principes épistémologiques (d) qui témoignent de la présence de l'éthique dans l'observatoire. Contentons-nous de donner un exemple de ces principes de connaissance et de leur contribution à la constitution des méthodes de construction de données sur l'activité humaine : la proscription de toute observation et de tout enregistrement clandestins du comportement associée à la participation des acteurs à la spécification des méthodes de construction de données comportementales. Ce principe est, pour une part, une conséquence de la nécessité de la pleine et entière coopération des acteurs dans la construction de données pertinentes sur leur activité, du fait du rôle qu'y joue l'actualisation de leur conscience préreflexive. Mais il est aussi une conséquence d'une éthique qui, par exemple, n'est pas celle de l'observation des temps et mouvements par les bureaux de méthodes, ni celle de l'éthologie humaine, ni celle de la psychologie sociale. La construction des hypothèses épistémologiques est ainsi conduite à prendre en compte de tels principes épistémologiques, donc à dépasser les trois sortes d'hypothèses épistémologiques formulées ci-dessus.

Les méthodes d'actualisation de la conscience préreflexive

L'ensemble de ces méthodes sollicite la participation active des acteurs, afin que l'observation et l'enregistrement du comportement perturbe de façon contrôlée ce dernier, afin que les traces laissées par ce comportement soient à la fois riches, datées et explicitées pour les chercheurs et afin que les verbalisations provoquées et situées possèdent la qualité et le degré de recouvrement de l'activité exigés par la recherche ou étude considérée. Leur mise en œuvre passe par une phase préparatoire – dont les méthodes font partie de cette série de méthodes – au cours de laquelle les chercheurs se familiarisent avec le vocabulaire et la culture des acteurs, les familiarisent à leur présence et précisent avec eux les méthodes et leur visée, les conditions d'interruption par les acteurs de leur mise en œuvre lorsqu'elle s'effectue en situation réelle, ainsi que les précautions à prendre afin que cette mise en œuvre en situation réelle ne compromette pas le produit de l'activité considérée. Cette part de familiarisation avec le vocabulaire et la culture des acteurs de cette phase préparatoire peut s'appuyer sur les principes formels et les méthodes informelles mis au point en anthropologie culturelle, surtout lorsqu'elles ont évolué vers une considération des dynamiques culturelles et des activités cognitives et participent alors au développement d'une anthropologie cognitive.

Les méthodes d'observation et d'enregistrement du comportement individuel et collectif des acteurs font un usage étendu de l'enregistrement vidéo et comprennent, outre les règles de mise en œuvre établies avec les acteurs dans la phase préparatoire, des principes de choix des caméras vidéo (une ou plusieurs, fixe ou mobile, commandée par les chercheurs ou, dans le cas d'une caméra dite subjective, portée par l'acteur) et de leur usage (leur champ et angle de

vue, l'usage du zoom), ainsi que des principes de fixation des durées d'enregistrement. Lorsque cette observation et cet enregistrement du comportement des acteurs sont impossibles pour une raison quelconque, on dispose encore des méthodes de recueil et d'enregistrement par les acteurs de traces de leur activité (à déterminer dans chaque cas de façon à perturber le moins possible cette activité) et de recueil par les chercheurs des archives disponibles sur cette activité.

Les verbalisations et expressions gestuelles provoquées d'actualisation de la conscience pré-réflexive sont situées dans la situation de l'activité étudiée ou dans une situation permettant aux acteurs de se remettre dans cette dernière. Elles consistent en récits et commentaires de son activité, mais aussi en monstration d'éléments pertinents de son environnement, en mime de phases de son comportement et en simulation de phases du comportement des autres acteurs présents. La plupart n'ont aucun intérêt pour la recherche historique, même si elles s'appuient sur des traces présentes ou passées de l'activité humaine : actualisation simultanée, dont l'usage est limité à des phases solitaires (sinon, elle perturberait les communications entre les acteurs) et spatialement fixes (sinon, elle serait impraticable) d'activités individuelles-sociales de nature fortement symbolique (sinon, elle perturberait ces dernières) ; actualisation interruptive à des moments de rupture entre unités significatives pour l'acteur de son activité et limitée de façon à ne pas compromettre la reprise de l'activité et dont l'usage est illimité mais nécessite une analyse préalable de l'activité considérée ; actualisation parallèle et décalée, portant sur des phases difficiles de l'activité mais décalée dans des phases plus faciles, afin de ne pas perturber ces phases difficiles, et limitée par sa coexistence avec cette activité plus facile ; actualisation en autoconfrontation (dite aussi « de premier niveau », nous verrons pourquoi plus loin) qui s'appuie sur le produit de l'observation ou de l'enregistrement du comportement, dont l'usage est illimité sauf impossibilité de disposer d'une observation (inscrite d'une façon ou d'une autre) ou d'un enregistrement du comportement des acteurs lors de l'activité considérée ; actualisation en instruction au sosie radicalement situé, dans laquelle le chercheur réalise l'activité sous direction orale et gestuelle enregistrée de l'acteur concerné.

Une méthode de verbalisation et expression gestuelle provoquées, celle de remise en situation par les traces matérielles, a été développée récemment (publiée pour la première fois dans Theureau & Donin, 2006, voir aussi Donin & Theureau, 2008), qui, elle, concerne directement une partie de la recherche historique : s'appuyant sur le produit des méthodes de recueil et d'enregistrement (en général par les acteurs) de traces matérielles de leur activité (voir plus haut), nécessaire lorsque l'observation ou l'enregistrement du comportement est impossible pour des raisons diverses, dont la principale est le besoin de connaître l'activité considérée sur des périodes longues et discontinues (à travers un objet d'étude spécifiant l'objet théorique *cours de vie relatif à une pratique ou un projet*), comme l'année culturelle dans le cas d'un vigneron artisanal, ou le temps de la composition d'une œuvre musicale dans le cas d'un compositeur de musique savante contemporaine, ou la durée de l'auto-formation dans tel ou tel domaine d'un élève ingénieur, etc.

Toutes ces méthodes de verbalisation et expression gestuelle provoquées, lorsqu'elles sont utilisées correctement, positivement, laissent l'acteur en situation de vécu de son activité ou le remettent en situation de revécu de celle-ci, négativement, empêchent cet acteur de se mettre en position d'analyse de son activité et, s'il lui arrive de s'y mettre, permettent de le ramener à ce vécu. Elles peuvent être relayées par des méthodes d'entretien dites « de second niveau » (car elles partent de l'acquis des premières) ou « analytiques » (car, contrairement aux premières, elles permettent voire favorisent l'activité analytique des acteurs relativement à leur activité, ainsi qu'une nouvelle activité réflexive de leur part). Parmi ces méthodes de verbalisation et expression gestuelle provoquées, celle d'autoconfrontation est celle qui favorise le plus cette mise de l'acteur en position d'analyste de son activité, du fait même

qu'elle présente à l'acteur une image (vidéo ou autre) de son comportement, donc dont la pratique exige le plus de précautions préventives ou d'interventions correctives. Mais, toutes font courir à la fois ce risque et celui de sortie de l'acteur de sa situation ou de sa remise en situation, si elles poussent le questionnement trop longtemps concernant un moment particulier d'activité.

Comme tout observatoire scientifique, le développement de cet observatoire est en relation étroite avec le développement technique, en termes de possibilités d'enregistrement de données vidéo et de données physiques grâce à des dispositifs miniaturisés, voire portables, et – c'est là que la relation avec le développement technique est, non seulement étroite, mais aussi organique – de possibilités de simulation des situations et de possibilités offertes par les processus de conception de nouvelles situations.

Les données d'expérience ainsi construites sont analysées de façon modélisatrice ou compréhensive en référence à la phénoménologie de l'activité humaine en termes d'activité-signé. Mais, le recouvrement de l'activité étudiée par cette actualisation de la conscience préreflexive est inégal, pour diverses raisons (contraintes temporelles de cette actualisation, difficultés inégales de rappel mnémorique), et l'analyste est conduit à combler localement les manques résultants par ce qu'on a coutume d'appeler des « rétrodictions », en se rapprochant ainsi de l'historien. J'y reviendrai en conclusion.

2. L'intérêt et les limites de la psychologie historique

L'ouvrage de I. Meyerson, *Les fonctions psychologiques et les œuvres* (Meyerson, 1948), que j'ai lu au départ dans la perspective de l'analyse de l'activité humaine ici et maintenant, est considéré comme fondateur d'une « psychologie historique ». Il contient seulement des exemples tirés d'études historiques de seconde main sur l'Antiquité et cette « psychologie historique » a essentiellement été développée par d'autres, dont le plus connu est son ami et collaborateur durant la Résistance, J.-P. Vernant (voir Vernant, 1975, 1978, 1995, 2014, et Détienne & Vernant, 1974). L'idée de cet ouvrage est qu'il est possible de reconstituer les mutations historiques des « fonctions psychologiques » à partir des « œuvres » dans lesquelles elles se sont « objectivées » : « Les actes de l'homme aboutissent à des institutions et à des œuvres. Elles sont pour lui à la fois un objet essentiel, une norme, une cause de souci ou d'orgueil ; elles remplissent, sinon toute son existence, du moins cette partie de son existence qu'il considère comme la plus authentiquement humaine et que la science de l'homme doit considérer comme la plus spécifiquement humaine. Le psychologue sait que c'est par un effort de l'esprit que l'homme a édifié ces œuvres [...]. Il sait donc que l'esprit de l'homme est dans ses œuvres. On ne peut pas dire qu'il ne l'y ait pas cherché ; mais sa recherche a été non systématique et hésitante. Désireux de se rapprocher le plus possible des méthodes des sciences physiques, il a étudié de préférence des faits et des fonctions assez simples qui prêtaient plus facilement à l'application de ces méthodes. La recherche que le psychologue n'a pas faite, d'autres l'ont un peu faite à sa place : des historiens, des juristes, des théologiens, des écrivains. Ils l'ont fait accessoirement, de façon plus ou moins heureuse [...] mais nécessairement dans leur propre perspective qui ne pouvait être celle d'une science spécialisée » (Meyerson, 1948, p. 9). Ces œuvres sont ainsi des signes de l'activité humaine passée : « L'action, la pensée humaine s'expriment par les œuvres. Cette expression n'est pas un accident dans le fonctionnement mental. L'esprit ne s'exerce jamais à vide ; il n'est et ne se connaît que dans son travail, dans ses manifestations dirigées, exprimées et conservées. [...] Ces formes [que constituent les œuvres] ont une signification ou des significations ; ce sont des signes. Le trait fondamental de toutes les expressions humaines est que leur signification dépasse toujours le moment présent, la situation présente. Elles signifient toujours une tranche d'expérience ou de vie, un morceau d'histoire » (op. cit., p. 10).

Diverses caractéristiques des actes humains sont précisées dans la foulée : « L'acte n'existe que par rapport à une série et il signifie cette série » (op. cit., p. 25) ; « Nos actes sont des langages. L'homme sait parler avec son corps, il peut facilement porter son corps au niveau du langage » (op. cit., p. 26) ; « L'étude de l'acte humain nous a menés au signe et nous a montré que par toutes ses conduites l'homme est constructeur. La construction de l'acte participe déjà de ce que sera la construction de l'œuvre : la forme et la signification. [...] L'œuvre y ajoutera la double marque du durable et de l'achevé » (op. cit., p. 28). On comprend que la *Préface* de cet ouvrage d'où j'extrai ces lignes ait compté dans l'élaboration du programme de recherche empirique *cours d'action*, même en le limitant, en l'occurrence, à des « tranches d'expérience ou de vie, des morceaux d'histoire » à la fois présents ou relativement peu différés et relativement courts.

À partir de là, l'ensemble de l'ouvrage ouvre deux voies : (1) la connaissance de l'« action », conçue comme « pensée humaine », à partir des « œuvres » et (2) la critique des « fonctions psychologiques » communément acceptées à partir de ces mêmes « œuvres ». La première voie, qui seule rejoint le propos de ce chapitre et m'intéresse donc ici, n'est cependant considérée par I. Meyerson que comme préparatoire : « L'étude des actes est le passage de la théorie générale du comportement à l'étude des œuvres [...]. Un examen général rapide des caractères des actes chez l'homme nous a paru, pour cette raison, devoir précéder l'étude des rapports entre les fonctions et les œuvres » (op. cit., p. 15).

Pour que l'articulation des notions d'« action » et d'« œuvre » ainsi tentée par cette première voie soit féconde, il faudrait qu'elle commande un observatoire permettant son analyse. Or, I. Meyerson se contente de mettre en œuvre les méthodes d'analyse historique existantes, avec toutefois un accent mis sur les méthodes comparatives, ce que fera à sa suite J.-P. Vernant. Il n'y a pas de place chez lui pour une phénoménologie empirique de l'activité humaine, qui décrirait en termes abstraits le vécu de cette activité humaine en train de s'accomplir. Pour qu'une telle phénoménologie empirique de l'activité humaine ait une place, il faudrait penser la recherche historique dans sa relation avec la recherche sur les activités humaines présentes, ce que I. Meyerson ne fait pas. Au contraire, d'après les hypothèses de l'enaction et de l'expérience, le problème est que justement il faudrait passer par cette phénoménologie de l'activité humaine, en l'occurrence en termes d'activité-signé si l'on participe au développement du programme de recherche empirique *cours d'action*, pour espérer atteindre une éventuelle science, en particulier historique, de l'activité humaine. Au total donc, si I. Meyerson ouvre une histoire en termes d'activité humaine, c'est en la refermant par les fonctions psychologiques, sauf à repartir des quelques caractéristiques qu'il a attribuées à cette activité humaine, réduite chez lui à l'action, et qu'il n'a considérées que comme préparatoires à l'étude empirique de ces fonctions psychologiques.

3. L'histoire comme pensée-action et passé présent

C'est la lecture, aujourd'hui, de l'œuvre de R.G. Collingwood qui me semble permettre de sortir de cette impasse. Cet auteur a proposé de penser l'histoire comme « pensée-action » et comme « passé-présent ».

L'histoire comme pensée-action

R.G. Collingwood fait usage d'un vocabulaire qui est passé de mode aujourd'hui mais qu'il prend bien soin de préciser. Il dit s'intéresser à « l'étude de l'esprit de l'homme » (Collingwood, 2001, p. 10). Cet « esprit de l'homme est fait de pensée ; (1) la pensée est à la fois théorique et pratique ; (2) cette pensée est en premier lieu pratique et seulement en deuxième lieu théorique, parce qu'elle est pour commencer pratique » (op. cit., p. 16). Il précise en quoi consiste cette primauté de la pratique : « Dans toutes les formes de pensée rationnelle, on fait la différence entre le moi et le non-moi. Cette pensée est primordialement

pratique ; sa première fonction est de poser la question « Pourquoi fais-je ceci ? » et d'y répondre. Elle a cependant une fonction secondaire, qui est de poser des questions sur ce qui n'est pas moi-même et d'y répondre. On peut appeler ces questions des questions « théoriques » ; mais elles ne sont jamais purement théoriques. Elles naissent de problèmes pratiques concernant le moi et d'autres choses ; on obtient les réponses à ces questions en faisant quelque chose aux choses et en observant le résultat ; et ces réponses sont toujours en fait des solutions aux problèmes pratiques qui leur ont donné naissance » (op. cit., pp. 147 sq). R.G. Collingwood pose cependant la question : « N'y a-t-il pas quelque part de « pensée purement théorique » ? », et y répond : « Si, mais ce n'est pas de la pensée réelle et elle ne conduit pas à des connaissances réelles. C'est ce qu'on appelle pensée universitaire ou pensée imaginaire » (*ibidem*). La pensée politique nous montre, d'après lui, un exemple de la différence entre pensée réelle et pensée universitaire : « Les hommes qui ont créé la politique classique [Hobbes, Machiavel, Locke] n'étaient pas des universitaires. C'étaient des gens qui connaissaient la vie et qui vivaient au milieu de gens qui connaissaient la vie » (op. cit., p. 301). Avec cette primauté de la pratique, si R.G. Collingwood est idéaliste, il l'est au moins de façon transcendantale, comme E. Kant et J.G. Fichte (voir Theureau, 2009, chapitre 1), et non pas de façon absolue.

De plus, quand il parle ainsi d'esprit et de pensée, le dualisme du corps et de l'esprit est exclu : « Le parallélisme psychophysique est encore un conte de bonne femme. Si un esprit ne vit pas réellement dans son corps, il ne se meut pas réellement parallèlement à son corps, et qui plus est, personne ne croit que c'est ce qui se passe » [sauf, depuis, les psychologues cognitivistes !] (op. cit., p. 20) ; « Troisième conte de bonne femme : « l'interactionnisme psychophysique ». L'idée est que l'esprit agit sur le corps et le corps sur l'esprit » (op. cit., p. 21) ; « Car le corps de l'homme et l'esprit de l'homme ne sont pas deux choses différentes. Ce sont la seule et même chose, l'homme lui-même, connu de deux façons différentes » (op. cit., p. 23). Drôle d'idéalisme donc pour lequel corps = esprit et inversement ! Là, on est plutôt du côté des Stoïciens ou de B. Spinoza que du côté de Platon, et même des idéalismes transcendants de E. Kant et J.G. Fichte (voir Theureau, 2009, chapitre 2).

Pour R.G. Collingwood, il est indifférent de dire que l'objet de l'histoire est les « pensées », les « actions », les « faits » ou les *Res Gestae* : « Une étude de l'esprit selon la méthode historique implique deux renoncements : (1) elle renonce avec Locke à toute « science de la substance » [ou encore de l' « être »]. Elle ne demande pas ce qu'est l'esprit ; elle demande seulement ce que fait l'esprit ; (2) elle renonce à toute tentative de découvrir ce que l'esprit fait toujours et partout, et demande seulement ce que l'esprit a fait en certaines occasions précises » (op. cit., pp. 77-78). Mais ces renoncements s'accompagnent de la thèse polémique selon laquelle « ce qui est appelé faussement nature humaine est réellement histoire humaine », de sorte que « la nature humaine est esprit incorporé » (Collingwood, 1999, p. 220).

Si R.G. Collingwood n'a rien d'un idéaliste au sens usuel, il considère cependant que « la conscience est la racine de la connaissance » (Collingwood, 2001, p. 33). Il idéalise ainsi le rôle de la conscience et s'oppose d'avance aux hypothèses ontologiques du programme de recherche empirique *cours d'action*. Il écrit aussi, ce qui est, d'après ce même programme de recherche, trop réducteur pour être fécond : « Les *Res Gestae* sont les actions faites par des agents raisonnables en poursuite de buts déterminés par leur raison (bonne ou mauvaise) » (Collingwood, 1999, pp. 46-47). Mais cette définition des *Res Gestae* comme actions réalisant des buts déterminés coexiste, à trois pages d'intervalle, avec leur définition (plus conforme aux hypothèses de ce programme de recherche au vocabulaire près) comme « actions rationnelles, [c'est-à-dire] qui incorporent de la pensée. Incorporer de la pensée est l'exprimer. Exprimer la pensée est être langage. [...] [D'où] la tâche de l'historien : toujours inclure la connaissance de ce que la personne qui a effectué l'action « signifie pour elle »,

c'est-à-dire quelle pensée son action a incorporée » (op. cit., p. 50). Si nous retrouvons ici les notions du programme de recherche empirique *cours d'action*, il ne précise évidemment pas (1) s'il y a langage seulement dans la conscience préreflexive, donc seulement dans l'actualisation après coup de cette conscience préreflexive, ou (2) s'il y a langage dans l'action elle-même auquel cas il ne s'intéresserait qu'aux actions qu'on peut qualifier de symboliques. Mais il est certain que, sommé de le faire, il pencherait vers l'option (2), cohérente avec ses formulations de la conscience-racine de la connaissance et de l'action avec des buts déterminés, donc incohérente avec le programme de recherche empirique *cours d'action*.

Si l'on met de côté dans un même mouvement cette hypothèse de la conscience comme racine de la connaissance et cette réduction de l'action à la réalisation de buts, en choisissant l'option (1), on peut considérer que R.G. Collingwood, en qualifiant les actions comme « des événements qui expriment les pensées des agents qui sont dits les accomplir » (autre formulation, dans Collingwood, 1999, p. 55), réduit ainsi sa psychologie des acteurs humains comme corporels, situés et cultivés à une phénoménologie empirique de l'activité humaine, c'est-à-dire à une description en termes abstraits censés traduire des invariants structurels de l'expérience de ces acteurs, donc aussi de leur activité donnant lieu à expérience. Dans ce cadre restreint, il peut préciser (dans Collingwood, 2001, pp. 35-50) la notion d' « acte d'attention sélective » et celle de « sentiment » — « ayant une région focale et une région de pénombre, mais pas de bords nets » — et la façon de les documenter — les faire passer du « préconscient » au « conscient » — qui recourent la phénoménologie empirique de l'activité humaine qui a été développée en termes de « cours d'expérience » et moyennant l'hypothèse de l'activité-signé dans le programme de recherche empirique *cours d'action*.

Si l'histoire selon R.G. Collingwood n'est certainement pas toute l'histoire, elle constitue au moins, moyennant cette critique de ma part, l'ébauche d'un programme de recherche historique cohérent avec l'étude des activités humaines telle que la développe, en particulier, le programme de recherche empirique *cours d'action*. D'autres programmes de recherche historiques, en partie complémentaires et/ou alternatifs à un tel programme de recherche peuvent être des programmes de recherche qui prennent pour objet des processus individuels inconscients ou des processus sociaux et économiques de masse. Ils existent effectivement. Par exemple, la fécondité de l'*École des Annales*, qui a considéré de tous autres objets avec de toutes autres méthodes, suffirait à nous en convaincre. Enfin, R.G. Collingwood prend soin de distinguer « histoire », portant sur l'activité humaine telle qu'il la conçoit, et « processus », alors que, dès que les processus ressortissent aux sciences humaines et sociales, on parle habituellement d'histoire. Par exemple, ce qu'on appelle « l'histoire de la langue française » consiste en général en la description et l'explication du processus de transformation du système symbolique de la langue française. C'est prendre radicalement les « faits langagiers » comme des « choses », comme le recommandait E. Durkheim. Au sens de R.G. Collingwood, on ne devrait parler ainsi que pour désigner un épisode d'activité humaine, par exemple, l'histoire des activités du Duc de Richelieu et des membres de l'Académie qu'il a créée relatives à la langue française.

L'histoire comme passé présent

Pour R.G. Collingwood, « le but ultime de l'histoire n'est pas de connaître le passé mais de comprendre le présent [...] : (1) Le passé est l'explication du présent : mais le passé est seulement connu en analysant ses traces (*evidence*) dans le présent [...]. Voir la surface intelligemment est voir le corps : et si elle n'est pas vue intelligemment, la surface ne fournit pas de données à partir desquelles un corps peut être inféré [...] ; (2) Le passé n'explique jamais effectivement le présent dans son entier. Il donne seulement une partie du présent — pas sa complète détermination (Exemple : la mentalité nazie) [...]. Pour l'historien, cette

limitation apparaît comme contingence, c'est-à-dire une détermination incomplète du présent par le passé. [...] Le passé détermine seulement les possibilités entre lesquelles le présent peut choisir » (Collingwood, 1999, pp. 141-142). Il crédite G. Vico d'avoir considéré que « l'histoire n'est pas concernée par le passé comme passé [mais], en première instance, par la structure actuelle de la société dans laquelle elle vit » (Collingwood, 1993, p. 66). Et, il considère, comme G.W.F. Hegel, que « l'histoire se termine non pas dans le futur mais dans le présent » : « Ici encore Hegel, comme Fichte, est sûrement dans le vrai. La philosophie de l'histoire est, selon son idée, l'histoire elle-même considérée philosophiquement, c'est-à-dire vue de l'intérieur. Mais un historien n'a aucune connaissance du futur [...]. L'histoire doit se terminer avec le présent parce que rien d'autre ne s'est produit [...]. Comme Hegel l'a dit, le futur est un objet non pas de savoir mais de peurs et d'espoirs » (Collingwood, 1993, pp. 120).

Pour le dire en une formule, l'histoire est du "passé présent". C'est pourquoi R.G. Collingwood peut écrire : « Réalisons que, comme historiens, nous avons entrepris la tâche sérieuse, non seulement de découvrir ce qui s'est effectivement produit, mais de le juger à la lumière de nos propres idéaux moraux. Nous sommes le présent de l'homme, effectuant un jugement sur son propre passé incorporé. Si nous n'aimons pas prendre sur nos épaules cette responsabilité, nous l'avons néanmoins acceptée pour autant que nous sommes historiens. Si nous sentons que nous ne pouvons la prendre sur nos épaules, nous devons laisser tomber les études historiques et faire quelque chose d'autre » (op. cit., p. 218). D'où une recherche historique qui est pensée, non pas comme pure, mais comme engagée dans la contribution pratique à l'histoire en train de se faire. Évidemment, d'après ce que j'ai écrit plus haut, on ne peut s'accorder sur ce point avec lui que dans les limites d'un programme de recherche historique particulier.

L'épistémologie de l'histoire de R.G. Collingwood, le programme de recherche empirique cours d'action et l'historiographie contemporaine

Ainsi, rétrospectivement, R.G. Collingwood esquisse un programme de recherche historique dont l'épistémologie et les objets théoriques recourent ceux du programme de recherche empirique *cours d'action*. Ces deux programmes de recherche, considérés ensemble, proposent une concrétisation de la notion d' « historicité », essentiellement débattue par des philosophes de profession, ou, mieux, de « régime d'historicité », c'est-à-dire de « modalité d'articulation des catégories du passé, du présent et du futur » dans l'expérience humaine. Si le programme de recherche empirique *cours d'action* est pensé comme programme de recherche scientifique, donc empirique, sur l'activité humaine, c'est en relation organique avec un programme de recherche technologique en ingénierie des situations. L'histoire comme passé-présent selon R.-G. Collingwood, étant engagée dans la clarification et la résolution des problèmes pratiques présents – qui chez lui sont essentiellement politiques –, cet engagement devrait être étendu et précisé en termes de relation organique avec des programmes de recherche technologique pertinents – j'en donnerai un exemple dans la conclusion.

Rétrospectivement aussi, son épistémologie est une épistémologie normative interne de l'activité de recherche et son programme de recherche participe à la série, circonscrite mais illimitée comme l'est tout champ de possibles, des sortes de programmes de recherche qui a été précisée dans Theureau (2015) (chapitre 3). Dans son vocabulaire, il parle de l'art, de la religion, de la science naturelle, de l'histoire et de la philosophie comme des « formes de l'expérience » (Collingwood, 1993, p. XXXII), et non pas comme des « sortes d'activités de recherche donnant lieu à expérience », comme je le fais dans cet ouvrage, mais, au-delà du vocabulaire, les notions sont proches.

4. L'imagination historique comme réactivation des activités humaines

R.G. Collingwood va plus loin dans cette mise en relation de l'histoire avec le présent en introduisant la notion de réactivation (*re-enactment*). La réactivation, telle qu'on peut la concevoir dans le cadre de l'hypothèse de l'enaction, est à proprement — et lourdement — parler une « description de la conscience préreflexive effectuée à partir d'une actualisation de cette conscience préreflexive qui a été obtenue à travers une re-enaction ».

La notion de réactivation

Cette notion est la notion de R.G. Collingwood qui est la plus célèbre, qui a donné lieu au plus grand nombre d'interprétations diverses, souvent en méconnaissance totale de sa source, et qui a été la plus critiquée. Elle est tardive (présente dans le manuscrit de *The idea of history* de 1939, publié à titre posthume en 1946, voir Collingwood, 1993) et, en particulier, absente de *The principles of history* (lui aussi posthume, mais reposant sur des textes antérieurs que leur auteur n'avait pas revus pour leur publication en un ouvrage, voir Collingwood, 1999). Ce qu'en dit son auteur lui-même est loin d'être tout à fait clair. L'épistémologie de l'étude de l'activité humaine, permet, me semble-t-il, de donner un sens plus déterminé à cette notion.

La définition la plus riche de la notion de réactivation que donne R.G. Collingwood est la suivante : « Quand un historien demande « Pourquoi Brutus a-t-il assassiné César ? », il veut dire « Qu'est-ce que Brutus a pensé, qui l'a fait décider d'assassiner César ? ». La cause de l'événement, pour lui, signifie la pensée dans l'esprit de la personne par l'action (*agency*) de laquelle l'événement s'est produit ; et ceci n'est pas quelque chose d'autre que l'événement, c'est l'intérieur de l'événement. [...] Mais comment l'historien discerne-t-il les pensées qu'il essaye de découvrir ? Il n'y a qu'une seule façon de le faire : en les re-pensant dans son propre esprit. [...] L'histoire de la pensée, et par conséquent toute histoire, est la réactivation de la pensée passée dans le propre esprit de l'historien » (Collingwood, 1993, pp. 214-215). Par exemple, « la particularité qui fait qu'un triangle rectangle est historique n'est pas qu'il soit apparu dans le temps mais qu'il soit connu de nous par notre re-pensée, la même pensée qui a créé la situation que nous étudions, et ainsi commençons à comprendre la situation » (op. cit., p. 218). Une autre formule suit : « Pour l'historien, les activités dont il étudie l'histoire ne sont pas des spectacles à regarder, mais des expériences à vivre dans son propre esprit » (op. cit., p. 218), qui a l'intérêt de mettre la recherche historique du côté de l'activité et non pas de celui de la seule perception et de son interprétation, donc d'en faire une activité de recherche historique au sens plein.

Après avoir ainsi défini la réactivation, R.G. Collingwood discute la sélection parmi les données historiques disponibles et le rajout d'interpolations lorsque ces données historiques manquent — ce que P. Veyne a appelé plus tard la rétrodition (voir Veyne, 1971) — et synthétise le tout comme imagination historique et, plus précisément, comme réactivation. D'après lui, ce rôle essentiel de l'imagination en histoire est la « raison pour laquelle en histoire, comme dans toutes les matières sérieuses, aucun résultat n'est définitif ». Mais : « Ce n'est pas un argument pour le scepticisme historique. C'est seulement la découverte d'une seconde dimension de la pensée historique, l'histoire de l'histoire : la découverte que l'historien lui-même, avec le ici-et-maintenant qui forme le corps total de preuve (*evidence*) qui lui est disponible, fait partie du processus qu'il est en train d'étudier, a sa propre place dans ce processus, et peut le voir seulement du point de vue qu'il occupe dans ce dernier à ce moment présent. Mais [tout cela ne] fournit pas à l'historien son critère de vérité historique. Ce critère est l'idée de l'histoire elle-même : l'idée d'une image imaginaire du passé » (Collingwood, 1993, p. 248). Remarquons que, pour R.G. Collingwood, l'imagination est du côté de l'action et non pas de la seule perception, contrairement à ce qui se passe chez E. Husserl, mais comme chez J.-P. Sartre et dans le cadre de l'hypothèse de l'activité-signé.

Enfin, après avoir discuté dans *The idea of history* de la preuve (*evidence*) en histoire et ridiculisé ce qu'il appelle la « conception couper-coller de l'histoire », celle qui « est construite en extrayant et combinant les témoignages de diverses autorités » sans faire appel à une imagination active (Collingwood, 1993, p. 257), R.G. Collingwood revient sur la notion de réactivation, en fournissant d'autres exemples, afin de réfuter quelques objections la concernant. La principale objection qui lui est faite est que « réactiver une expérience ou repenser une pensée, [...] peut signifier [...], ou bien activer une expérience ou accomplir un acte de pensée ressemblant au premier, ou bien activer une expérience ou accomplir un acte de pensée littéralement identique au premier » (op. cit., pp. 283-284). Ces deux possibilités sont écartées par l'auteur, la première comme ressortissant à une théorie abandonnée, la « théorie du reflet », c'est-à-dire celle de « la connaissance comme copie de l'objet dans l'esprit », la seconde comme oubliant que la pensée de l'historien s'effectue dans un contexte différent de celle de l'acteur. Mais alors, que peut bien être cette réactivation ? Il me faut aller au-delà des formulations de R.G. Collingwood.

La réactivation comme imagination historique et atelier

Certains commentateurs ont interprété la réactivation comme un « revécu » qui serait le résultat de l'étude historique, pour la rejeter vertement. Ainsi, d'après P. Veyne : « L'histoire est récit d'événements : tout le reste en découle. Puisqu'elle est d'emblée un récit, elle ne fait pas revivre, non plus que le roman ; c'est une narration, ce qui permet d'éliminer certains faux problèmes » (Veyne, 1971, p. 14). Une telle interprétation est récusée par d'autres commentateurs qui proposent de penser la réactivation, ou bien comme méthode, ou bien comme objet de l'histoire.

R.G. Collingwood parle plutôt, comme on l'a vu, d'imagination historique. De son point de vue, la question ne peut ressortir à celle de l'objet théorique, puisque cette dernière est déjà abordée et traitée par lui à travers sa thèse de l'histoire comme histoire des pensées-actions-*resgestae*-faits présentée plus haut (section 3), et que je peux interpréter comme expérience ou activité donnant lieu à expérience. Toujours de son point de vue, la question ne peut être celle de la méthode de construction de données que dans des cas limités d'étude historique, ceux de l'histoire contemporaine et de l'histoire des pratiques que j'aborderai en conclusion, puisqu'en général, en histoire, les données ne sont pas construites mais seulement sélectionnées, comme on a vu R.G. Collingwood le préciser dans *The idea of history*. Alors, la question ne peut être que celle de la méthode d'analyse-synthèse (ou encore de l'atelier de l'historien, incluant les modèles, les outils, les matériaux et les procédures pratiques de modélisation associés), à condition qu'elle soit cohérente avec l'objet théorique, ou plutôt de la mise en œuvre de cette méthode d'analyse-synthèse (ou de cet atelier). Mais, comme nous le verrons, cette mise en œuvre peut donner lieu à la production de données historiques indirectes. C'est ainsi que je propose de la considérer, moyennant, je le rappelle, une interprétation de cet objet théorique qui s'éloigne certainement de R.G. Collingwood, tout en restant cohérente avec ses autres thèses.

Cette décision ayant été prise, il faut rappeler que de nombreux auteurs se demandent si, pour R.G. Collingwood, les émotions sont réactivables et répondent par la négative. L'éditeur de Collingwood (1999), lui, considère que ses nombreuses références (dans le chapitre 2 de Collingwood, 2001) à la théorie du langage et de l'imagination développée dans un autre de ses ouvrages, les *Principles of Art*, pointent vers une solution. Car là, il affirme que « les émotions sont en effet montrées après tout réactivables » (Collingwood, 1999, p. LXV). Dans les *Principles of Art*, en effet, la compréhension d'un langage, quel qu'il soit, est décrite comme un travail de l'imagination. Ce même éditeur considère que « des *Principles of Art* est maintenant tiré une analyse de la relation entre pensée et émotion qui conduit à une révision saisissante de ce qui a été dit auparavant de la place de l'émotion dans la matière

d'étude de l'historien » (op. cit., p. XXI). D'après la phénoménologie de l'activité humaine comme cours d'expérience qui traduit le faisceau d'hypothèses analytiques-synthétiques de l'activité-signe, les sentiments sont implicites dans toute action (ou imagination), idéation, action symbolique et action logico-mathématique, donc, pour reprendre le vocabulaire de R.G. Collingwood, dans toute « pensée ». Si donc cette « pensée » est réactivable, les sentiments le sont aussi, même si c'est de façon moins immédiate pour deux raisons : ils sont multiples et mouvants ; ils sont pour une grande part implicites et ne constituent donc des unités de cours d'expérience documentables que de temps en temps (voir Theureau, 2006, chapitre 6).

Cette conception de la réactivation est évidemment cohérente avec les thèses de l'histoire comme histoire de la pensée-action et comme passé présent (voir section 3). Il me semble que nombre des ouvrages historiques récents parmi les plus stimulants mettent en œuvre, de façon plus ou moins implicite, une telle réactivation. Citons, pour couvrir un empan temporel large et considérer des durées allant d'une journée à cinq ans, Crouzet (1994), sur la nuit de la *Saint-Barthélemy*, et Kershaw (2009), sur la Seconde Guerre mondiale.

Conclusion

Si la réactivation concerne l'atelier de l'historien, d'une part elle ne concerne son observatoire qu'indirectement, sauf dans le cas de l'histoire contemporaine (que je vais aborder immédiatement), d'autre part elle pose la question de la théorie de l'activité humaine qu'elle met ou non en jeu (que je vais aborder pour conclure cette conclusion). Entre ce cas de l'histoire contemporaine et cette question de théorie, je considérerai le cas de l'histoire des pratiques.

La réactivation et l'observatoire de l'histoire contemporaine

Selon certains historiens, l'histoire contemporaine ne bénéficierait d'aucune spécificité épistémologique. Au contraire, du point de vue de l'enaction et de l'expérience enrichies par la notion de réactivation, cette spécificité épistémologique existe bel et bien. La présence d'acteurs vivants permet à l'historien de ne pas se contenter de sélectionner à l'intérieur de l'archive disponible, mais au contraire de construire de nouvelles données empiriques en partant de cette archive. Il est même possible, me semble-t-il, d'affiner la façon de poser la question en distinguant, du point de vue épistémologique, des degrés de contemporanéité : (1) l'étude des activités passées peu différées ; (2) l'étude des activités passées d'acteurs toujours vivants ; (3) l'étude des activités passées d'acteurs morts dont les situations ont laissé des traces importantes dans des situations présentes avec des acteurs vivants ; (4) l'étude des activités obéissant à une forte tradition de métier, d'où des similitudes fortes entre les activités des acteurs dans les situations présentes et dans les situations passées.

Un exemple de (1) est bien sûr l'analyse de l'activité de composition musicale et la méthode de remise en situation par les traces à laquelle elle a donné lieu (voir section 1). Cette analyse et cette méthode peuvent être prolongées, d'une part en direction du passé, d'autre part en direction de l'étude de l'« articulation collective de plusieurs cours de vie relatifs à un projet (ou une pratique) passé(e) ». La période d'activité concernée peut être de plusieurs années, à condition de disposer de suffisamment de traces de qualité suffisante de cette activité. Dans les recherches empiriques réalisées jusqu'à aujourd'hui concernant des activités présentes, si le nombre d'acteurs dépasse trois ou quatre, certains doivent être réduits à un seul acteur collectif. Cette limite vaut *a fortiori* pour des activités passées. La réactivation a alors essentiellement pour fonction de contribuer aux rétrodictions effectuées au cours de l'analyse des données lorsqu'elles sont insuffisantes localement.

Un exemple de (2) est l'histoire de la genèse sur dix ans de la catastrophe de la navette *Challenger* – son explosion du fait d'un joint défectueux entre la cabine et la fusée, avec à son

bord, outre l'équipage, une institutrice qui devait faire des cours sur l'astronomie pendant le voyage, dans le cadre d'une opération de prestige de la NASA et de R. Reagan —, qu'a réalisée la recherche exemplaire de Vaughan (1996). Dans un tel cas, du fait qu'une grande partie des acteurs de ces activités passées sont toujours vivants, que de nombreuses traces sont disponibles, les mêmes méthodes de remise en situation par les traces mises au point à l'occasion des recherches sur les activités de composition musicale aujourd'hui peuvent être mises en œuvre (si l'accès à ces acteurs n'est pas interdit, ce qui nécessite que des conditions politiques soient réalisées).

Rappelons comment D. Vaughan présente son ouvrage : "Ce livre montre comment l'accumulation historique se lie avec les facteurs structurels et culturels pour affecter les décisions dans les organisations [...]. [II] expose (1) la connexion macro-micro, reliant le nouvel institutionnalisme de l'analyse organisationnelle à l'action et à la pensée individuelles, (2) une ethnographie historique, basée sur les documents d'archive et les entretiens, qui construit systématiquement des développements en histoire sociale, et (3) l'élaboration théorique comme une stratégie méthodologique pour développer la théorie sociologique [...]. [II] déplace notre attention des explications causales individuelles vers la structure du pouvoir et le pouvoir de la structure et de la culture – facteurs qui sont difficiles à identifier et à démêler mais ont cependant un grand impact sur les prises de décision dans les organisations. Pour cette raison, l'histoire révisionniste [relativement à celle qui a été effectuée par les enquêtes officielles] et l'explication sociologique présentées [...] sont plus effrayantes que l'interprétation historique acceptée » (Vaughan, 1996, p. XIV). En effet, « l'explication historiquement acceptée [c'est-à-dire par les causes individuelles] a non seulement masqué les causes complexes structurelles du désastre, mais a aussi obscurci le fait que la responsabilité individuelle s'étendait à travers les niveaux hiérarchiques : 1/ Elle a détourné l'attention des élites du pouvoir, loin du processus d'évaluation « les mains dans le cambouis » des risques, qui ont pris les décisions et accompli des actions qui ont compromis à la fois la conception de la navette et l'environnement de prise de décision pour les groupes de travail à travers le système NASA / sous-traitance ; 2/ L'explication conventionnelle a déguisé la contribution des plus hauts dirigeants de la NASA à la tragédie [qui a consisté en] l'altération des objectifs, de la structure et de la culture ; 3/ La focalisation du public après le désastre sur le mauvais travail des managers l'a empêché de se rendre compte de la difficulté à prendre des décisions d'ingénierie sur la technologie de la navette » (Vaughan, 1996, p. 389).

Aujourd'hui, alors que l'accident nucléaire majeur de Fukushima est toujours en cours, cette recherche – sociologique, ethnographique culturelle et historique contemporaine – exemplaire isolée devrait être généralisée. La mise en œuvre des méthodes de remise en situation par les traces en conjonction avec la réactivation à partir de l'archive disponible devrait permettre de perfectionner et développer de telles recherches multi-niveaux (« macro-micro ») d'analyse de l'activité humaine, articulant les niveaux d'analyse spatiaux, organisationnels, culturels et temporels explorés par les recherches sociologiques, ethnographiques culturelles et historiques usuelles à ceux explorés jusqu'à aujourd'hui par le programme de recherche empirique *cours d'action*, les premiers émergeant des seconds et, inversement, les contraignant. Dans ce cas (2), la réactivation joue le même rôle que dans le cas (1) mais est évidemment plus importante.

Un exemple de (3) est l'histoire de la taylorisation de Peugeot (Cohen, 2001). Outre qu'elle a pu exploiter une archive d'une qualité exceptionnelle, un mémoire écrit par l'ingénieur en charge de cette taylorisation et adressé aux frères Peugeot, elle a bénéficié de l'établissement passé de Y. Cohen comme ouvrier spécialisé dans l'usine de Peugeot-Sochaux. Un exemple plus récent qui ressortit à la fois à (3) et (4) est l'histoire de l'opéra en France autour de 1900 (Campos & Poidevin, 2012). Cette recherche historique a bénéficié d'une période de travail de A. Poidevin comme machiniste à l'opéra Garnier, qui a contribué à son interprétation de

l'archive disponible. Le partage par les chercheurs et les acteurs passés à la fois de la tradition de l'opéra et de l'œuvre de R. Wagner a facilité la réactivation par les chercheurs. De plus, cette recherche a inclus la réalisation d'une reconstitution d'une création scénique respectant les contraintes de toutes sortes mises en lumière par l'étude historique. Cette reconstitution est l'imagination historique réalisée matériellement, et pas seulement dans des écrits, comme c'est le cas chez R.G. Collingwood. J'y reviendrai dans la sous-section suivante car cette recherche historique ressortit principalement à l'histoire des pratiques.

Ces différentes sortes de recherches historiques offrent la possibilité de s'articuler avec des recherches portant sur des activités présentes à travers les autres méthodes de constructions de données du programme de recherche empirique *cours d'action* (voir section 1), donc, en particulier, de contribuer à une analyse multi-niveaux des activités humaines, telle que les niveaux supérieurs à la fois émergent des niveaux inférieurs et les contraignent, c'est-à-dire à la sorte d'analyse multi-niveaux qui peut être le plus en relation organique avec une ingénierie des systèmes artefactuels, spatiaux, organisationnels, culturels et historiques larges et complexes, dont D. Vaughan a fourni les principes essentiels.

La réactivation et l'observatoire de l'histoire des pratiques

La recherche historique présentée dans le dernier exemple donné plus haut de l'histoire de l'opéra en France autour de 1900, portant à la fois sur des activités passées d'acteurs morts dont les situations ont laissé des traces importantes dans des situations présentes avec des acteurs vivants (3) et des activités reposant sur une forte tradition de métier, donc se retrouvant à divers degrés dans des situations présentes (4), que j'ai rattachée à l'histoire contemporaine, rejoint la recherche historique non contemporaine portant sur des activités fortement contraintes par les situations (par exemple, la taille des silex à telle période de la préhistoire) (5), qui, comme elle, porte sur une pratique. Pour tout le reste, l'étude de l'histoire comme histoire des activités en général (6), la réactivation, comme principe des rétrodictions à effectuer, est plus aventureuse, c'est-à-dire que l'imagination historique y est relativement moins contrainte par des données empiriques. Considérons ici brièvement ce cas de l'histoire des pratiques, sur lequel Campos & Donin (2016) ont fait le point.

Je ne chercherai pas ici à élaborer une définition unitaire de la notion de pratique. Je laisse cette tâche aux nombreux sociologues, anthropologues culturels et historiens qui ont proposé des définitions en partie semblables, en partie complémentaires et en partie alternatives. J'en resterai à la définition très générale proposée par G. G. Granger : "l'activité considérée dans son contexte complexe et en particulier les conditions sociales qui lui donnent signification dans un monde effectivement vécu" (Granger, 1968, p. 6). L'originalité épistémique de ces recherches en histoire des pratiques tient au rôle qu'y joue ou y peut jouer la réalisation de deux sortes de modèles : (1) des "modèles matériels-sociaux-culturels-cognitifs", appelés ainsi en référence aux modèles matériels qu'on trouve aujourd'hui dans l'enseignement de la physique (mais qui ont eu dans le passé une place dans l'activité de recherche) ou aux prototypes de systèmes techniques qu'on trouve en ingénierie ; (2) des "modèles de simulation d'activités", appelés ainsi en référence aux modèles de simulation, en général informatiques, que peuvent produire certaines recherches sur l'activité humaine. Dans le cas considéré de la réalisation aujourd'hui d'une reconstitution de la création scénique d'un tableau d'un acte des *Maîtres chanteurs de Nuremberg* de R. Wagner au Palais Garnier en 1897, le "modèle matériel-social-culturel-cognitif" réalisé est constitué par le spectacle obtenu et par l'interprétation de sa préparation et de sa réalisation en termes d'histoire des activités. Ces activités de préparation et de réalisation, avec des historiens, des personnes des différents métiers concernés et des étudiants aujourd'hui, qui constituent une expansion de l'activité de réactivation des historiens, sont très loin des activités de préparation et de réalisation du spectacle de 1897. Mais leur interprétation en termes d'histoire des activités est pleine

d'enseignements et permet de développer le modèle au-delà de la seule représentation scénique. De plus, les processus de désappropriation et appropriation corporelles et culturelles auxquels cette préparation et cette réalisation ont donné lieu renseignent indirectement sur ce que les acteurs passés ont dû mobiliser de savoir propre et de culture propre pour accomplir leur travail.

On qualifie souvent cette activité de modélisation d'"expérimentation historique", ce qui peut être source de malentendu, si l'on ne distingue pas soigneusement les processus de réfutation/non réfutation en jeu : (1) ceux du "modèle matériel-social-culturel-cognitif" ; (2) ceux du "modèle technique" qui en constitue une part séparable (comme la tâche est séparable de l'activité) ; (3) ceux des hypothèses techniques locales qui ont participé à la construction de ce "modèle technique". En ce qui concerne (1), on ne sort pas de l'épistémologie de l'histoire : on ne produit pas des données empiriques historiques nouvelles, mais des rétrodictions, à la fois nouvelles et mieux fondées, concernant les activités humaines. On peut cependant ajouter que le "modèle matériel-social-culturel-cognitif" réalisé suscite, comme le feraient de nouvelles données empiriques sur les traces des activités humaines passées, de nouvelles réactivations de ces dernières chez les historiens. En ce qui concerne (2), on réalise des expérimentations techniques, comme celles qui sont courantes en ingénierie, où l'on teste globalement la faisabilité et l'efficacité d'un système technique. C'est en ce qui concerne (3) qu'on peut se référer à des expérimentations scientifiques dans lesquelles on s'est donné les moyens de trancher entre des hypothèses scientifiques (ou encore des propositions à la fois non triviales et réfutables) alternatives, voire même en réaliser si nécessaire.

Dans les différents cas ressortissant plus ou moins à l'histoire contemporaine examinés plus haut, la réactivation concerne, non seulement l'historien, comme chez R.G. Collingwood, mais aussi des acteurs vivants, dont l'actualisation de la conscience préreflexive dans des remises en situation est sollicitée, ainsi que l'analyse et l'activité réflexive dans les entretiens de second niveau. Dans le cas de l'histoire des pratiques, la réactivation concerne aussi de nombreux acteurs en plus des historiens, dont des techniciens dans divers domaines. De plus la modélisation dans son ensemble donne lieu à diverses activités présentes qui peuvent être analysées moyennant la mise en œuvre des autres méthodes de construction de données du programme de recherche empirique *cours d'action* précisées dans la section 1, par exemple, afin d'éclairer indirectement les rétrodictions effectuées, mais aussi à travers la mise en évidence des phénomènes de désappropriation-appropriation des outils et procédures notés plus haut, donc encore plus indirectement, les conditions de savoir propre et de culture propre des pratiques passées.

La réactivation et le Référentiel théorique

Notons cependant que, chez R.G. Collingwood, la réactivation s'effectue en relation avec une théorie très pauvre de l'activité humaine réactivée, ajoutant seulement au flair de l'historien les notions de pensée-action, de passé présent, ce qui a cependant au moins un mérite, celui de ne pas sacrifier aux séparations instituées *a priori* dans diverses sciences humaines et sociales entre pensée, action et émotion. Ce manque théorique, s'il n'est pas comblé, réduit les analyses-synthèses et les modèles matériels-sociaux-cognitifs d'activité humaine réalisés à des récits et mises en scène criants de vérité mais aux fondements obscurs, sauf éventuellement en ce qui concerne leurs aspects purement techniques. Du fait qu'elles sont fondées empiriquement sur des données empiriques construites par les chercheurs et non pas seulement sélectionnées, qui peuvent être enrichies bien au-delà des limites des données empiriques historiques, les constructions théoriques effectuées en relation avec les activités présentes ou peu différées (en particulier en termes d'enaction, d'expérience et d'activité-signé) peuvent contribuer à combler ce manque.

Références

- Campos R. et Poidevin A. (2012) *La scène lyrique autour de 1900*, Paris, L'œil d'or.
- Campos R. et Donin N. (2016) Réactiver des situations passées ? Du « re-enactment » à l'histoire pragmatique, *Raisons Pratiques*, N° 25, p. 247-288.
- Cohen Y. (2001) *Organiser à l'aube du taylorisme. La pratique d'Ernest Mattern chez Peugeot, 1906-1919*, Besançon, Presses universitaires franc-comtoises.
- Collingwood R.G. (tr. Fr., 2001) *Le nouveau Leviathan ou L'homme, la société, la civilisation et la barbarie*, Paris, Kimé.
- Collingwood R.G. (1993) *The idea of history*, Oxford, Oxford Univ. Press.
- Collingwood R.G. (1999) *The principles of history*, Oxford, Oxford Univ. Press.
- Crouzet D. (1994) *La nuit de la Saint-Barthélemy. Un rêve perdu de la Renaissance*, Paris, Fayard.
- Détienne M. & Vernant J.-P. (1974) *Les ruses de l'intelligence – La métis des Grecs*, Paris, Flammarion.
- Donin, N. & Theureau, J. (2008) L'activité de composition musicale comme exploitation/construction de situations. Une anthropologie cognitive du travail de Philippe Leroux, *Intellectica*, 48/1-2, p. 175-205.
- Granger G. G. (1968) *Essai d'une philosophie du style*, Paris, Armand Colin.
- Jourdan M. (2002) Quelques réflexions sur la pratique de l'intervention ergonomique et ses rapports à la prescription, in *Formation et pratique de la prescription, Actes du 37^{ème} Congrès de la SELF (Société d'Ergonomie de Langue Française)*, p. 346-360.
- Keegan J. (1976) *The face of the battle*, London, Jonathan Cape (traduction française, 1993, *Anatomie de la bataille*, Paris, Robert Laffont).
- Kershaw I. (2009) *Choix fatidiques – Dix décisions qui ont changé le monde – 1940-1941*, Paris, Seuil.
- Meyerson I. (1948) *Les fonctions psychologiques et les œuvres*, Paris, Albin Michel.
- Theureau J. (2006) *Le cours d'action : méthode développée*, Toulouse, Octares.
- Theureau J. (2009) *Le cours d'action : Méthode réfléchie*, Toulouse, Octares.
- Theureau J. (2010) Les entretiens d'autoconfrontation et de remise en situation par les traces matérielles et le programme de recherche 'cours d'action', *Revue d'Anthropologie des Connaissances*, Volume 4, n° 2, 2010/2, 287-322, <http://www.cairn.info/revue-anthropologie-des-connaissances-2010-2.htm>.
- Theureau J. (2011) Chapitre 1 : L'observatoire des cours d'action, des cours de vie relatifs à une pratique et de leurs articulations collectives, in Gaëlle Le Meur, Maud Hatano (Eds.) *Approches pour l'analyse des activités*, Paris, L'Harmattan, p. 23-76.
- Theureau J. (2015) *Le cours d'action : L'enaction & l'expérience*, Toulouse, Octares.
- Theureau, J. & Donin, N. (2006) Comprendre une activité de composition musicale : les relations entre sujet, activité créatrice, environnement et conscience pré-réflexive, in Barbier, J.-M. & Durand, M. (eds), *Sujets, activités, environnements. Approches transverses*, Paris, Presses Universitaires de France, p. 221-251.
- Vaughan D. (1996) *The Challenger launch decision : Risky technology, culture and deviance at NASA*, Chicago, Chicago University Press.
- Veyne P. (1971) *Comment on écrit l'histoire*, Paris, Seuil.